

sité de ceux que nous pouvons rencontrer dans le chemin de Vannapané à Kandah-Swany ; à la faveur de la nuit, nul ne pourra distinguer ton visage.

— Cela est bien pour le dehors, mais dans la pagode l'illusion ne sera plus possible.

— Aussi n'entreras-tu point dans la salle souterraine où doit avoir lieu la fête, ce serait folie que de vouloir y conduire un homme de ta race, et nul parmi nous ne voudrait prendre sur lui de commettre un pareil acte. Il existe des cryptes taillées dans le granit et qui, au milieu des sculptures et des bas-reliefs, ont des jours connus seulement des brahmes sur les vastes caveaux où s'accomplit chaque année la saktypoudja. C'est là que j'ai obtenu d'un prêtre de la pagode, qui ne peut rien me refuser, une place pour toi, et tu pourras assister à toute la fête, sans courir le risque d'être découvert.

-- Seras-tu près de moi ?

— Non ! je suis chaque année un des premiers invités de la fête, et je me garderais bien de n'y pas assister, c'est le seul jour où l'on puisse se livrer à la joie sans contracter de souillure ; tu vas voir là deux ou trois rajahs et les plus riches babous de la presqu'île. »

Comme il achevait ces mots, nous entendîmes les branches des lauriers-roses qui bordaient l'étang s'écarter sous un corps qui les froissait au passage, et bientôt une ombre se dressa devant nous.

« Saranaï aya ! dit aussitôt le babou. (Salut respectueux, seigneur !)

— Assirvahdam, répondit l'inconnu. (Que Dieu vous bénisse.)

— Voici, continua le babou, en me présentant, le seigneur brahme des provinces du Nord, dont je t'ai parlé et qui désire voir si les fêtes des grandes pagodes du Sud sont aussi belles que celles de son pays.

— Qu'il soit le bienvenu ! la croix du Sud s'incline vers la mer, depuis longtemps les éléphants sacrés ont frappé sur les gongs du sanctuaire l'heure qui partage la nuit, la fête de la nature fécondée va commencer, suivez-moi. »

Nous nous engageâmes dans un petit sentier qui servait aux femmes de Vannapané pour venir faire leurs ablutions du matin dans l'étang du babou, et laissant le village sur la droite afin d'éviter toute rencontre, bien qu'il eût été plus court de le traverser, nous nous rendîmes à la pagode de Kandah-Swany, consacrée à Siva, par un chemin détourné qui nous permit d'entrer par un des côtés latéraux sans éveiller l'attention. Nous franchîmes le mur d'enceinte par une petite poterne, située près du corral des éléphants.

Arrivés près de l'étang sacré, Souprayachetty nous quitta pour se rendre par les chemins ordinaires sous les portiques de la pagode où se réunissaient les invités.

Le brahme ayant pris ma main pour me guider dans la nuit, nous marchâmes quelque temps encore dans la direction de l'immense et sombre monument. Après avoir traversé une série de cours intérieures dont je ne pus distinguer la destination, nous nous trouvâmes en face d'un éléphant sculpté dans cinquante pieds de granit, qui portait sur son dos, d'après les renseignements que me donna mon compagnon, car je ne voyais pas à trois pas devant moi, une statue colossale de Siva. Entre les pattes du gigantesque animal se trouvait une ouverture dans laquelle mon conducteur m'entraîna à sa suite, et nous nous mîmes à descendre dans les parties souterraines de l'édifice par un escalier aussi étroit qu'un boyau de mine. Je comptai soixante-douze marches, puis nous nous arrêtâmes. Alors, se penchant à mon oreille, le brahme, après m'avoir dit que nous touchions à l'endroit où il voulait me placer, me recommanda le silence le plus absolu.

Sans me faire quitter la marche d'escalier sur laquelle nous

étions placés, mon mystérieux interlocuteur me tira doucement à lui, et, autant que je pus m'en assurer par le secours des mains, nous entrâmes dans un caveau taillé dans le roc vif de la paroi latérale gauche de l'escalier. Au bout de vingt pas environ, le brahme me fit brusquement tourner sur la droite, et m'ayant averti que nous étions arrivés, me fit asseoir sur un banc de granit adossé contre la muraille du caveau.

« Où sommes-nous? lui dis-je.

— Dans une des cryptes de la pagode.

— Est-ce que je vais rester ici sans lumière?

— Oui, il ne faut pas que tu puisses être surpris, et la lumière est un indiscret compagnon.

— Je ne vois pas comment je pourrai d'ici assister à la fête?

— En face de toi est une ouverture qui donne sur le sanctuaire souterrain dédié au linguam, bientôt les velakous (lampes sacrées) inonderont ces lieux de leurs clartés, et il te semblera voir le swarga s'ouvrir devant tes yeux éblouis... Il faut que je te quitte, à l'issue de la fête je viendrai moi-même te chercher. Salam aya! (Adieu, seigneur.)

— Ne pourrais-je donc retourner seul à Vannapané? »

Ma question ne reçut pas de réponse, le brahme était parti sans que ses pieds nus eussent produit le moindre bruit sur la dalle.

J'étais, je puis l'avouer, sous le coup d'une des plus violentes émotions que j'aie jamais ressentie... Je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais; l'obscurité morne, silencieuse comme celle d'un tombeau qui m'environnait, me pesait à l'esprit au delà de tout ce que je pourrais dire, et je compris, sans m'y laisser aller, comment cette fatigue intellectuelle de l'isolement et du silence pouvait conduire à l'hallucination...

Aujourd'hui que je mets en ordre ces notes de voyage, je me demande s'il me sera bien possible, à l'aide de circonlocutions, de périphrases voilées et de certaines habiletés de plume,

de décrire assez chastement ce tissu d'horreurs et d'infamies contre nature, entouré de toute la pompe des cérémonies indoues, qu'on nomme les fêtes de la sakty-poudja ou mystères de la fécondation universelle. Avant de tourner l'écueil, il est nécessaire de faire connaître l'idée symbolique qui a donné naissance à ces fêtes.

La sakty-poudja a été instituée en l'honneur de la fécondation de la nature par la trinité Brahma, Vischnou, Siva; fécondation qui, suivant le culte vulgaire des Indous, s'est opérée par l'acte ordinaire de la génération. La nature, dans son union avec la divinité, est représentée par les trois déesses Bahvany, Lakmy et Sakty. Or, comme la trinité n'affecte pas l'unité, les trois déesses n'en font qu'une comme les trois dieux n'en font qu'un, et l'œuvre de génération s'accomplit par un seul linguam (organe masculin) et un seul nahamam (organe féminin).

La nature ainsi fécondée a produit tout ce qui existe.

Une fois la création opérée, la garde du linguam a été confiée à Siva et celle de la matrice d'or à Sakty, aussi ne trouve-t-on des représentations de ces organes que dans les temples de ce dieu et de cette déesse.

Lorsque l'univers sera de nouveau plongé dans le pralaya (chaos), c'est par une nouvelle union du linguam et du nahamam que le mouvement et la vie viendront de nouveau animer les mondes.

Voilà à quel symbolisme grossier les brahmes qui agitaient entre eux les questions philosophiques et scientifiques les plus élevées, ne craignirent pas de condamner la foule...

Je reviens à la pagode de Kandah-Swany.

De vagues murmures qui montaient des entrailles de la pagode jusqu'à moi, et des bruits dont je ne pouvais définir la nature, m'indiquaient que la fête n'allait point tarder à commencer...

Tout à coup, une faible lueur se produisit, puis, avec la vitesse de l'éclair, une traînée de poudre enflamma un feu d'artifice tout entier. Par l'ouverture que j'avais en face, je plongeais avidement mes regards au-dessous de moi ; pendant quelques secondes, ce fut un éblouissement, qui ne me permit pas de distinguer autre chose que des gerbes de feu, lançant dans l'espace et de tous côtés des millions d'étoiles de grosseur et de nuances différentes qui retombaient en cascade en crépitant, immédiatement suivies par d'autres également remplacées aussitôt qu'éteintes.

Étoiles, fusées multicolores, feux de Bengale cessèrent peu à peu, mais le sanctuaire souterrain resta illuminé par des centaines de petites lampes que les fakirs avaient allumées et qui, jetées à profusion de tous les côtés, ressemblaient à des lucioles immobiles.

Je me trouvais exactement dans la situation de celui qui regarderait dans la nef d'une église par une des basses croisées du dôme. C'est avec peine que je retins un cri d'admiration à la vue du spectacle qui se développait sous mes yeux... Qu'on se figure une immense crypte souterraine creusée sous la pagode dans un rocher de granit où s'étaient donné rendez-vous toutes les merveilles du vieil art indou qui inspira l'art antique de l'Égypte et de la Grèce... Colonnes aériennes de vingt mètres de hauteur, toutes fouillées au ciseau, gracieuses cariatides, semblant supporter la voûte de l'édifice au sommet des colonnes, entablements bizarres, chapiteaux polychromes, feuilles d'acanthé et de lierre s'enroulant autour des clefs des frises, sculptures ou fresques le long des murailles, du grec pur, du dorien, de l'égyptien, du gothique, du romain, de la dentelle arabe, édifiés, creusés et sculptés, quatre à cinq mille ans avant que l'Égypte ait jeté les fondations de Thèbes, que la Grèce ait élevé le Parthénon, et que les Arabes aient ciselé l'Alhambra.

Et, au milieu de toutes ces merveilles de l'architecture et de

la sculpture des anciens brahmes dominateurs de l'Inde et de Ceylan, au milieu de ce temple souterrain, à côté de ces statues de marbre blanc, de granit rose ou noir, quelles sont ces trois déesses palpitantes, animées, qui se montrent sur l'autel dédié au linguam avec la pureté de formes et les charmes de la vierge indoue à quinze ans, dans toute la splendeur de leur éblouissante nudité?... L'illusion est complète ! Est-ce vous, Bahvany, Lakmy et Sakty, qui êtes descendues de l'empyrée, pour venir inculquer dans le cœur des mortels à genoux le culte du beau ? est-ce vous qui inspiriez jadis Daouthya dont on retrouve le souffle puissant dans les sculptures enfouies des vieilles cités lacustres d'Anouradhapoor, vous qui avez conduit le ciseau de Praxitèle quand il creusait le marbre de Corinthe ou de Paros ?...

Ces trois jeunes filles, les cheveux tressés avec des fleurs, se tenaient debout sur un autel de granit rose, une main appuyée sur les attributs du linguam ; elles représentaient les trois grandes déesses qui conçurent des œuvres de la trinité et produisirent le monde. Tout autour de l'autel élevé au milieu de la nef se tenaient entièrement nues également, et dans des poses variées d'extase et d'adoration, une trentaine de bayadères reconnaissables aux bracelets triangulaires qu'elles portaient aux chevilles et aux bras, et environ cent cinquante femmes choisies parmi les plus jeunes et les plus jolies de la contrée. Près d'elles je remarquai les trois brahmes poudjarys ou sacrificeurs chargés de présider à la fête, et un peu en arrière avaient pris place tous les brahmes de la pagode, avec les namadarys ou initiés, parmi lesquels j'aperçus, au premier rang, le babou.

De chaque côté, une douzaine de fakirs à la figure ascétique, au corps amaigri, tenaient dans leurs bras de vastes amphores pleines de liqueurs excitantes et enivrantes.

Les premiers instants de la cérémonie ne manquèrent pas

d'une certaine grandeur et même de poésie, et je ne saurais rendre l'effet saisissant produit par la vue de tous ces corps de femme frais et jeunes, qui émergeaient en poses extatiques d'un lit de feuillage et de fleurs de lotus, au milieu des fantastiques merveilles de l'architecture indoue.

A un signal donné par le chef des poudjarys, toutes les femmes quittèrent la posture qu'elles avaient prise, et se couchèrent, enlaçant leurs bras et leurs jambes entre elles, de façon à faire comme une vaste couronne animée autour de l'autel du linguam et des trois jeunes vierges qui représentaient les épouses célestes de la trimourty. Jamais, dans ses rêves insensés, l'imagination d'un fumeur d'opium n'a conçu quelque chose de plus bizarre, de plus extraordinaire, de plus magnétique, de plus énervant... que le spectacle de ces flots de chair humaine sur un océan de fleurs... et de tous côtés brûlaient, sur des trépieds d'or, des boules de parfums que les fakirs arrosaient incessamment de poussière de sandal, et la fumée diaphane et blanche caressait tous ces corps enlacés, avant de s'élever en spirales jusqu'à la voûte du temple souterrain.

Le poudjary fit un nouveau signe. C'était au tour des brahmes et des invités de faire l'adoration aux trois déesses mères de l'univers. Ils s'approchèrent enguirlandés de feuillage et de fleurs et se prosternèrent devant l'autel du linguam, sans franchir cependant le gracieux rempart que les femmes lui faisaient avec leurs corps.

A cet instant, des mets de toutes sortes, des viandes de toutes espèces, défendues en temps ordinaire, furent apportés par les fakirs, et les brahmes poudjarys offrirent aux trois déesses un sacrifice de fleurs, d'encens, de sandal, et appelèrent leurs bénédictions sur les vivres et sur les amphores pleines d'arack (eau-de-vie de riz) et autres liqueurs spiritueuses.

A peine cette invocation fut-elle terminée que hommes et femmes se relevèrent d'un bond et se jetèrent pêle-mêle sur

les mets et les boissons qui venaient d'être consacrés, se défilant à qui absorberait et boirait le plus...

Toute la poésie venait de s'envoler en un instant, et l'orgie commençait...

En fort peu de temps il ne resta rien, ni sur les plats, ni dans les amphores, on n'avait mangé que pour se donner des forces, on n'avait bu que pour s'enivrer... Et l'ivresse était complète.

Les femmes, les yeux alanguis et provocateurs, se tordaient dans des poses félines sur leur couche fleurie... pendant que les hommes, en fumant leur cigarette d'opium, attendaient le dernier signal ! Les fakirs, ivres jusqu'à l'hébètement, se traînaient le long des colonnes massives de granit, en poussant des hurlements de bêtes fauves. Seuls les trois brahmes poudjarys paraissaient avoir conservé tout leur sang-froid, et maintenaient jusqu'au moment convenu cette foule exaltée...

Tout à coup un nouveau feu d'artifice éclate en gerbes légères et multicolores. Les poudjarys s'avancent, et sur le lit de branchage et de fleurs qui garnit le temple tout entier, ils accomplissent publiquement l'œuvre de la génération avec les trois jeunes filles vierges, qui représentent les déesses Bahvany, Lakmy et Sakty, en l'honneur de la fécondation universelle de la nature...

A l'instant un cri de joie, poussé par trois cents poitrines, éclate dans l'immense sanctuaire consacré aux saturnales brahmaniques, et tous hommes et femmes, se précipitent avec fureur les uns sur les autres, comme deux troupeaux de tigres en rut qui viennent à se rencontrer dans la jungle... Nul autre choix que le hasard ne préside à cet horrible pêle-mêle, et quand ces bacchantes et ces satyres arriveront au dernier degré de l'exaltation, ils ne distingueront plus même les sexes.

On comprend que je doive m'arrêter ici dans la pein-

ture de ces mœurs épouvantables qui souillent les mystères de la religion vulgaire de l'Inde, mystères que cette contrée transporta par émigration dans le monde ancien tout entier...

(Extrait de nos notes de voyages : *Les Mœurs et les Femmes de l'extrême Orient.*)

CHAPITRE XVIII.

DU SYMBOLISME ANTIQUE

(Suite).

LE CULTE DU LINGUAM, DE PRIAPE, DU PHALLUS, DES SCULPTURES
ITHYPHALLIQUES DE L'INDE, DE L'ÉGYPTE, DE LA GRÈCE ET DES
CATHÉDRALES DU MOYEN AGE.

Nous avons hésité longtemps à conserver dans ce volume le chapitre précédent, qui semble, de prime abord, être peu en harmonie avec la forme générale de l'ouvrage, bien qu'il soit difficile que le sujet puisse se rattacher d'une manière plus étroite au symbolisme grossier du culte brahmanique que nous étudions. Nous nous sommes demandé si tout au moins nous ne devions pas, en respectant tous les détails des cérémonies, qui sont de la plus scrupuleuse exactitude, les écrire à nouveau dans une forme plus sobre; et nous avons fini par nous convaincre que, conservant cet épisode, il valait mieux lui laisser sa couleur locale, la forme *vue* et *sentie* que nous lui avons donnée au lendemain de l'événement. Il est peu de peuples parmi les anciens qui, sous prétexte de rendre un culte à la création et à la fécondité de la nature, n'aient à l'imitation de l'Inde élevé des autels à la débauche et au libertinage.